

# LES ADIEUX SUR LA FRONTIÈRE,

A-PROPOS-VAUDEVILLE,

À L'OCCASION DU RETOUR DE S. A. R. MONSIEUR  
LE DUC D'ANGOULÊME.

PAR MM. BRAZIER, CARMOUCHE, ET DE COURCY.

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre  
des Variétés, le 16 décembre 1823.*

---

PRIX : 1 fr. 50 cent.

---



A PARIS,  
AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRES,  
ANCIENNES ET MODERNES,  
Chez M<sup>me</sup>. HUET, Libraire-Éditeur, rue de Rohan, n<sup>o</sup>. 21,  
au coin de celle de Rivoli;  
Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

---

1825.

---

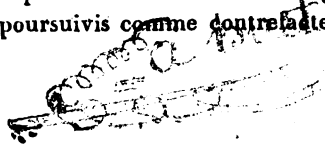
**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

DON ALVAR.....	M. LEONARD.
DON PÈDRE, son cousin.....	M. BOSQUIER.
DONA BARBINA, leur tante.....	Mad. PICOT.
DON GOBEZ-GIL-DE ZAPATA- DE-MELENDZ-DE-PACHE- CO, voisin.....	M. ODRY.
INÈS, fille de Barbina.....	Mlle. PAULINE.
SPINETTA, ) SÉRAPHINE, ) FRANCISCA, )	Mlle. CHALBOS. Jeunes filles, amies d'Inès.. Mlle. ALDÉGONDE. Mlle. JENNY-VERTPRÉ.
LE COLONEL ST.-LÉON.....	M. CAZOT.
M <sup>me</sup> . DE ST.-LÉON.....	Mlle. FÉLICIE.
LATULIPE, grenadier français...	M. LEPEINTRE.
JOLI-CŒUR, sapeur.....	M. FLEURY.
SOLDATS.	
PAYSANS, PAYSANNES ESPAGNOLS.	

*La scène est en Espagne, dans un village voisin de la frontière.*

---

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'éditeur, seront poursuivis comme contrefacteurs.



---

F.-P. HARDY, imprimeur, rue Neuve-S.-Médéric, N<sup>o</sup>. 44.

# LES ADIEUX

## SUR LA FRONTIÈRE,

A-PROPOS-VAUDEVILLE.



Le Théâtre représente l'intérieur d'une cour-jardin ;  
plusieurs ailes de bâtimens ; une grille dans le fond.

### SCÈNE PREMIÈRE.

INÈS, SPINETTA, FRANCISCA, SÉRAPHINE,  
*occupées à regarder une carte de géographie étalée sur  
une table de jardin. Elles ont chacune une épingle à la  
main.*

CHŒUR.

*Air : Cueillons, cueillons la cerise nouvelle.*

Que du chemin personne ne s'écarte ;  
    Suivons les pas  
    De nos braves soldats ;  
Car sans danger nous pouvons sur la carte  
Être témoins de leurs nobles combats.

SPINETTA.

*Air : des Petits Pâtés.*

Ce n'est pas là la route  
Qui conduit à Cadix.

FRANCISCA.

Ils feraient mieux sans doute  
De suivre ce pays.

INÈS.

Par là, la flotte cingle,  
Tiens, d'ici je la vois,  
Suis donc bien mou épingle.

( 4 )

SÉRAPHINE.

Tu me piques les doigts !

INÈS.

Ce que c'est que la guerre, la voilà blessée.

( Reprise du cœur. )

Que du chemin, etc.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BARBINA.

BARBINA.

Eh bien ! eh bien ! Mesdemoiselles, quel bruit ! quel vacarme ! ah ! je ne m'étonne plus... encore cette maudite carte !

INÈS.

Oui, maman, nous suivons la marche de l'armée... savez-vous des nouvelles ?

TOUTES.

Oui, donnez-nous des nouvelles.

BARBINA.

J'espère que vous n'avez pas à vous plaindre, jusqu'ici, je ne vous en ai pas laissé manquer : quand je n'en avais pas j'en faisais, mais aujourd'hui je n'ai pas le temps.

INÈS.

Par exemple, maman, vous devenez d'une indifférence en politique.

Air : du *Ménage de Garçon*.

Vous dormez comme à l'ordinaire,

( 5 )

Lorsque le canon retentit,  
Et le bulletin d'une affaire  
Ne vous ôte pas l'appétit ;  
Vous n'êtes jamais inquiète  
Sur la marche d'un général,  
Et vous faites votre toilette  
Avant d'avoir lu le journal.

BARBINA.

Et vous, ma fille, vous vous mêlez beaucoup trop de  
cela ! ainsi que ces demoiselles, qui viennent politiquer  
ici tous les matins... on se croirait au café du Prado.

SPINETTA.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Pour lire toutes les gazettes,  
J'ai laissé là mes castagnettes.

SÉRAPHINE.

Et moi, les romances du Cid  
Pour les chants guerriers de Madrid.

FRANCISCA.

Si je n'étais pas si petite,  
Pour moi, je quitterais bien vite  
Les aiguilles, les dés, le fil  
Pour un sabre ou pour un fusil.

SPINETTA, *avec feu.*

Moi, ce serait dans la cavalerie !

SÉRAPHINE, *avec feu.*

Moi, j'aurais aimé à être capitaine de vaisseau.

BARBINA.

Est-ce que ces choses-là regardent des jeunes filles  
comme vous... je n'en excepte que celles qui ont des  
futurs à l'armée.

INÈS.

Justement, nous sommes toutes à marier.

FRANCISCA.

C'est d'un intérêt général.

BARBINA ; *sévèrement.*

Mais vous devez savoir, mamzelle Inès, que votre futur n'est point à l'armée, et que ma volonté formelle est que vous épousiez à la conclusion de la paix ; votre cousin Don Pèdre, il est riche, aimable...

INÈS.

Oh ! aimable... vous savez bien, ma mère, que nous n'avons pas la même opinion toutes les deux.

BARBINA.

Je sais bien que vous auriez préféré votre cousin Alvar... Mais depuis qu'il est à l'armée, il y a un an que nous n'en avons eu aucune nouvelle... d'ailleurs, nous avons appris qu'il était mort ; le seigneur Don Gobez nous en a donné sa parole d'honneur.

INÈS, *à part.*

Si j'osais dire qu'il m'a écrit en cachette il y a quelques jours.

BARBINA.

Je vous prie donc, à dater d'aujourd'hui, de ne jamais y penser... et de vouloir bien regarder votre cousin Don Pèdre comme un homme charmant, qui fera votre fortune et votre bonheur.

INÈS.

Oui, ça fera un joli mari : un homme fier, hautain, et qui ne cède jamais.

FRANCISCA.

Moi, je trouve qu'il a raison : il faut qu'un homme soit le maître.

BARBINA.

Mais voyez donc cette petite.

SÉRAPHINE.

Oh ! cela ne m'étonne pas de sa part, on connaît ses principes.

FRANCISCA.

J'en ai autant que vous, Mademoiselle.

SÉRAPHINE.

C'est possible... mais, dicu merci, ils ne se ressemblent pas.

SPINETTA.

Vous oubliez, Mesdemoiselles, que nous avons établi entre nous la liberté des opinions.

FRANCISCA.

Et la liberté de la parole.

BARBINA.

Ce n'est pas là ce qui vous manque ; mais c'en est assez, Mesdemoiselles ; Inès, voilà votre cousin, j'espère que vous n'aurez pas avec lui votre air triste maussade.

INÈS.

Ma mère, je tâcherai.

### SCENE III.

LES MÊMES, DON PÈDRE.

( *Toutes les femmes saluent.* )

D. PÈDRE.

Mesdames, et vous, charmante Inès, recevez mes hommages. ( *Il baise la main d'Inès.* )

INÈS.

Je vous salue, mon cousin.

D. PÈDRE.

J'espère que vous me donnerez bientôt un titre plus doux, car je viens d'apprendre que la paix était conclue.

TOUS.

La paix !

INÈS, *à part.*

O ciel ! quel malheur pour moi !

BARBINA.

Quel bonheur pour l'Espagne !

D. PÈDRE.

Si ce jour est heureux pour mon pays, il l'est bien

plus encore pour moi , puisque désormais notre union n'éprouvera plus de retard.

Air : *Vaudeville de Trilby.*

Enfans de l'antique Ibérie ,  
Nous devons tout , en ce jour , aux Français ;  
Ils ont su , dans notre patrie ,  
Nous ramener le bonheur et la paix.  
Entre nous deux s'il survient quelque orage ,  
Lorsque nous serons mariés ;  
J'espère bien que dans notre ménage  
Les amours seuls seront nos alliés.

BARBINA.

Dès aujourd'hui je vais faire les préparatifs...

D. PÈDRE.

Que tout se ressente ici , du plaisir que j'éprouve...  
je veux que tout le monde en ces lieux puisse le partager.

INÈS , *à part.*

Tout le monde , excepté moi.

D. PÈDRE.

Toutes vos jeunes amies seront admises à la fête que je vous prépare.

TOUTES.

Grand merci , seigneur Don Pèdre.

SÉRAPHINE et SPINETTA.

Comme nous chanterons.

FRANCISCA.

Comme nous danserons. (*A mi-voix à Inès.*) Tu es bien heureuse toi d'avoir un mari.

SPINETTA.

Ah ! j'aperçois le seigneur Don Gobez , il va sans doute nous donner du nouveau.

BARBINA.

Et vous effrayer comme à l'ordinaire.

FRANCISCA.

Oh ! mon Dieu oui , il est si poltron qu'il me fait toujours peur,



SCÈNE IV.

LES MÊMES , DON GOBEZ.

D. GOBEZ.

Qu'allons nous devenir, nous et les nôtres... ah! Mesdemoiselles, ah! madame Barbina! ah malheureux Don Gobez Gil-de-Zapata de Malendès de Pacheco, c'est fait de toi.

BARBINA.

Eh! bien, voyons, qu'y a-t-il seigneur Don Gobez?.. à quoi bon nous effrayer d'avance?

( *Toutes les jeunes filles l'entourent.* )

D. GOBEZ.

C'est pour vous préparer... figurez-vous, Mesdames, que je tiens de bonne part que nous sommes tous morts, ou à-peu-près... ça vous étonne?..

BARBINA.

Vous voilà encore avec vos idées.

D. GOBEZ , *ricannant.*

Oui , je sais bien! vous croyez peut être que c'est une nouvelle comme celle de l'autre jour, quand je vous annonçais que nous étions sauvés... mais pas du tout, cette fois ci, nous sommes perdus, et c'est officiel!

BARBINA.

Voyons, contez-nous un peu ce qui arrive; car enfin, il ne suffit pas de savoir qu'on est perdu; encore faut-il avoir des détails...

TOUTES.

Eh! bien?

D. GOBEZ.

Les Français vont arriver.

TOUTES, *riant.*

Ah! ah! ah! les Français!..

D. PÈDRE.

Nous allons les recevoir, si vous le permettez, si-

gnora Barbina , nous leur ferons une réception brillante et qui leur laisse une haute idée de la noblesse et de la reconnaissance des espagnols.

*Air : de sommeiller encor ma chère.*

Chez nous ils sont venus en frères ,  
Et partout ils ont respecté  
Les palais comme les chaumières ,  
On leur doit l'hospitalité.  
Grâces à de sages consignes,  
En Espagne, sur leur chemin ,  
Puisqu'ils ont épargné nos vignes ,  
Ne leur éparguons pas le vin.

( *Il sort.* )

## SCÈNE V.

LES MÊMES , *excepté* DON PÈDRE.

D. GOBEZ.

Vous ne les connaissez-pas les français , ni moi non plus , puisqu'en venant en Espagne , ils ne se sont pas arrêtés dans ce village , et que grâce au ciel , nous avons esquivé les calamités du billet de logement... mais soyez tranquilles , vous allez en avoir des français , c'est moi qui vous le dis , vous allez en avoir !..

BARBINA.

Eh ! bien , nous serons enchantées de faire leur connaissance.

D. GOBEZ.

D'abord , ils ne feront pas seulement attention à vous , votre âge est une sauve-garde...

BARBINA , *se fâchant.*

Comment ! comment !

D. GOBEZ.

Mais ces pauvres petites demoiselles ! pauvres petits agneaux , pauvres petits moutonneaux !

INÈS.

J'ai toujours entendu dire qu'ils étaient aimables , galans.

D. GOBEZ.

Ce que c'est que d'avoir de fausses notions... mais vous n'avez donc pas lu l'histoire? vous ne connaissez donc rien de rien?... les français! mais c'est peut-être le peuple le moins civilisé... les cosaques sont des petits maîtres auprès d'eux... les français! ils vous ont des barbes, des moustaches et des peaux d'ours noir sur la tête!..

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Imaginez-vous que c'est  
Le peuple le plus bizarre,  
Le peuple le plus barbare,  
J'en vais faire le portrait :  
Ils ont tons de hautes tail'es,  
Ils ne rêvent que batailles,  
Ils renversent des murailles,  
Et jamais ils n'ont tremblé;  
Enfin il faut qu'on le sache,  
Rien qu'en voyant leur moustache  
Bien des gens ont reculé.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Air : *C'est charmant.*

Quoi! c'est là (*bis.*)  
Cette peinture effroyable;  
Mais cela (*bis.*)  
N'est pas trop épouvantable;  
Arrive ce qui pourra  
Je ne bouge pas delà,  
On verra ces Messieurs là.

D. GOBEZ, *parlant.*

Voilà pour le physique, nous allons passer au moral.

(*Même air.*)

Vous en parlez sans frayeur,  
Eh! bien, sachez donc, Mesdames,  
Qu'en France, des ~~par~~ autres femmes,  
Ils font toujours le malheur.  
C'est souvent aux plus jolies  
Qu'ils font mille perfidies;

Par eux, elles sont trahies ;  
C'est bien comme je le dis ;  
Puisqu'on sait que chaque belle  
A tout moment les appelle  
Des monstres dans leur pays.

REPRISE DU CŒUR.

Quoi ! c'est là (*bis.*)  
Cette peinture effroyable ;  
Mais cela (*bis.*)  
N'est pas trop épouvantable ;  
Arrive ce qui pourra  
Je ne bouge pas delà,  
Nous verrons ces monstres là.

D. GOBEZ.

Gardez-vous-en bien ; si j'ai un conseil à vous donner,  
c'est d'aller toutes vous cacher.

TOUTES.

Au contraire ! au contraire !

FRANCISCA.

Moi, je veux les voir, et je veux qu'ils m'apprennent à danser la gavotte ; je meurs d'envie de savoir la gavotte.

D. GOBEZ.

Comme vous voudrez, mais quel dommage que ce pauvre Don Alvar ait été tué... lui, qui leur portait tant tant d'attachement ! comme il danserait aujourd'hui s'il n'était pas mort ?

INÈS.

Vous êtes donc bien sûr qu'il ne reviendra pas ?

D. GOBEZ.

Dam ! il me semble que ce serait assez difficile, je ne crois pas aux revenans.

( On entend une ritournelle. )

INÈS.

Qu'entends-je ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; DON ALVAR, ensuite DON PÈDRE.

D. ALVAR.

Air : de *Ponce de Léon*.

Enfin me voilà de retour,  
Ici, pour moi, quel beau jour,  
Je revois tous ceux que j'aime.

D. GOBEZ.

C'est lui, je n'en peux revenir.

INÉS.

Pour mon cœur, ah! quel plaisir.

TOUS.

Notre surprise est extrême.

D. GOBEZ.

C'est bien lui-même.

D. ALVAR.

Où, c'est moi-même.  
Mes chers amis,  
Pourquoi donc paraître surpris?

D. GOBEZ.

Sur un faux bruit de votre mort,  
J'avais annoncé la nouvelle,  
Je vois qu'elle n'est pas encor  
Officielle.

TOUS.

Ah! peut nous quel beau jour,  
Le voilà de retour. (bis.)

D. ALVAR.

Bonjour, mon cher cousin.

D. PÈDRE, froidement.

Salut seigneur Alvar.

FRANCISCA , à *mi-voix*.

Il est encore mieux qu'avant son départ.

BARBENA.

Mais , mon cher neveu , comment se fait-il que vous ayez été si long-temps sans nous donner de vos nouvelles ?.

D. ALVAR , *regardant Inès*.

Je ne vous ai pas oubliées.

AIR : *vaudeville d'une Heure de Folie*.

Lorsque de gloire et de combats ,  
Notre ame est toujours occupée ,  
Ma chère tante , on ne peut pas  
Tenir et la plume et l'épée.  
Je me disais : mon nom leur parviendra ,  
Car la victoire sur ses ailes ,  
Chaque matin se chargera  
De leur porter de nos nouvelles.

D. PÉDRE.

Je ne vous demande pas , seigneur Alvar , si vous avez été heureux ?

D. ALVAR.

Oui , mon cousin , j'ai eu le bonheur de me faire remarquer du prince généralissime des Français , qui m'a donné le brevet de capitaine.

FRANCISCA , à *part*.

As-tu vu comme cet habit lui va bien ?

INÈS.

Ah ! mon cousin , parlez-nous de lui ; on le dit aussi brave que généreux.

D. ALVAR.

Il faut l'avoir vu d'aussi près que moi , pour savoir combien on doit l'admirer ; j'étais à ses côtés , quand un boulet vint tomber à ses pieds , et le couvrit de poussière... chacun s'écria au tour de lui :

Air : *On culbute de compagnie*.

En ce moment si le trépas

Eût frappé celui qu'on admire,  
Quelle perte pour vos soldats,  
Il répond avec un sourire :  
Près des braves que je guidais,  
Si j'eusse, amis, perdu la vie,  
« Ah ! c'eût été pour un prince français  
» Mourir en bonne compagnie. »

D. GOBEZ.

J'avoue que je n'aurai pas dit ça.

FRANCISCA.

Vous n'avez pas besoin de nous le dire.

D. ALVAR, *près d'Inès.*

Chère Inès, j'espère qu'un an d'absence ne vous a point fait oublier votre cousin ?

BARBINA.

Mon cher neveu, vous arrivez bien à propos pour assister au mariage du seigneur Don Pèdre et de sa cousine Inès.

D. ALVAR, *quittant la main d'Inès.*

(*A part.*) Qu'entends-je ! ô ciel ! (*Haut avec émotion.*) Ma cousine se marie avec Don Pèdre.

FRANCISCA, *à mi-voix.*

Ce n'est pas sa faute, allez.

D. PÈDRE.

Pourquoi vous en étonner ?

D. ALVAR.

J'ai tort, je le vois... et puisque dona Inès y consent, il ne me reste qu'à vous féliciter de votre bonheur.

INÈS, *à part.*

Suis-je assez malheureuse !

D. GOBEZ.

Voilà une noce !... seigneur Alvar, nous comptons sur vous pour un fandango... je ne dis pas que je ne danserai pas le bolero... il serait très-possible que je le dansasse.

D. ALVAR.

De grâce, Inès, que dois-je penser ?

INÈS, *timidement.*

Mon cousin...

BARBINA.

Ma fille, suivez-moi... Mesdemoiselles, rentrez.

D. ALVAR.

Seigneur don Pèdre, ne pourrai-je avoir avec vous un moment d'entretien?

D. PÈDRE.

Excusez-moi, il faut que j'accompagne ces dames.

FRANCISCA, *à part.*

Ce pauvre jeune homme, comme il a l'air d'aimer sa cousine... c'était bien la peine de revenir.

D. PÈDRE.

*Air : Je reconnais ce militaire.*

Pour cet hymen que l'on apprête  
Les toilettes et les bouquets,  
Et préparons tout pour la fête  
Que nous donnerons aux Français.

D. ALVAR, *à mi-voix.*

Pour Inès, sachant ma tendresse,  
Quoi ! vous devenez son mari ?

D. PÈDRE, *froidement.*

Pardon, il faut que je vous laisse.

D. ALVAR, *sévèrement.*

Ce soir je vous attends ici.

D. PÈDRE.

Je vous verrai ce soir ici.

D. ALVAR.

ENSEMB. { Ah ! pour moi, quelle triste fête,  
Je vais donc perdre tant d'attraits ;  
C'est mon malheur que l'on apprête ;  
Pour moi, plus d'espoir désormais.

TOUS.

Pour cet hymen que l'on apprête,  
Etc., etc.

( *Ils sortent tous, excepté Don Alvar.* )



SCÈNE VI.

D. ALVAR, *seul.*

Je ne puis revenir de ma surprise : Inès m'aurait-elle trahie ? et mon cousin, mon ami, à qui j'avais confié le secret de mon cœur !... ah ! je m'en vengerai.

*Air : Tendres échos errans dans ces vallons.*

Il est donc vrai quand je reviens vainqueur,  
Amis, parens, maîtresse tous m'oublie !  
J'avais le droit d'espérer le bonheur,  
Quand j'assurai celui de ma patrie...  
Jour du retour que de loin j'implorais  
Ne devais-tu m'offrir que des regrets !

L'espoir, l'honneur dans les camps m'animaient  
En combattant je pensais à ma belle.  
L'amour hélas ! l'amitié me trompaient  
Et la victoire était seule fidelle...  
Jour du retour que de loin j'implorais  
Ne devais-tu m'offrir que des regrets !

SCÈNE VII.

D. ALVAR, MAD. DE ST.-LÉON, *suivie de deux domestiques.* — *Elle est vêtue en robe d'Amazone, et tient une cravache à la main.*

MAD. DE ST.-LÉON.

Entrons ici ; peut-être l'on pourra nous dire...

D. ALVAR.

Quelle est cette dame ? elle paraît étrangère.

MAD. DE ST.-LÉON.

Pardon, Monsieur ; êtes-vous le maître de cette maison ?

D. ALVAR.

Non, Madame ; mais vous êtes ici chez une de mes parentes.

MAD. DE ST.-LÉON.

Souffrez que je vous demande l'hospitalité pour quelques instans.

D. ALVAR.

Trop heureux qui peut vous l'offrir ; mais oserais-je vous demander, Madame, comment il se fait que vous vous trouviez ainsi sans chevalier ?

MAD. DE ST -LÉON.

Vous me voyez, Monsieur, dans la plus grande inquiétude... hier, au moment d'un combat, j'ai été forcée de quitter mon mari, le colonel St.-Léon... c'est la première fois depuis le commencement de cette campagne, que nous nous trouvons séparés.

D. ALVAR.

Eh ! quoi, le spectacle de la guerre n'a pu vous arrêter ?

MAD. DE ST -LÉON.

Que ne ferait-on pas pour un mari qu'on aime ?

Air : *Le soir après pénible ouvrage.*

Pouvais-je donc supporter son absence,  
Quand il allait courir plus d'un danger ?

Je désirais, par ma présence,

L'adoucir ou le partager.

Oui, je voulais jusqu'aux champs de la gloire

En m'unissant à ses périls divers,

Ou l'embrasser après une victoire,

Ou le consoler d'un revers.

D. ALVAR.

Veillez-vous reposer un instant... disposez même de ce pavillon ; je vais donner les ordres nécessaires pour que rien ne vous manque. (*On entend une ritournelle.*) Allons, et cherchons Don Pèdre .. rien ne peut arrêter mon ressentiment !.. (*D. Alvar fait signe aux domestiques, qui le suivent.*)

### SCENE VIII.

MAD. ST.-LÉON, LATULIPE, QUELQUES GRENA-  
DIERS, UN SAPEUR, à longue barbe noire, et la scie  
sur l'épaule.

Air : *Présent, présent, jamais absent !*

Marche en avant, marche en avant,

En guerre  
Jamais en arrière ;  
Marche en avant, marche en avant,  
C'est le refrain du régiment.

LATULIPE.

Chez l'bourgeois, mon cher Latulipe,  
Le soldat doit s'montrer poli ;  
Fais-moi l'plaisir d'eteindr' ta pipe ;  
Nous ne fumerons pas ici.

CHŒUR.

Marche en avant, etc.

MAD. DE ST.-LÉON.

Ces grenadiers appartiennent au régiment de mon  
époux... Vous voilà, mes amis?..

( *Tous portent la main au bonnet.* )

LATULIPE.

Madame de Saint-Léon !

MAD. DE ST.-LÉON. *inquiète.*

Dites-moi, mes amis, qu'avez-vous fait de votre co-  
lonel?

LATULIPE.

Le colonel ! ah ! ma foi, demandez-moi plutôt ce  
qu'il a fait des ennemis ! je ne l'ai pas vu depuis l'assaut  
d'hier.

MAD. DE ST.-LÉON.

O ciel ! se serait-il exposé !

LATULIPE.

Oui, oui, les balles tombaient au tour de lui comme  
la grêle ; ce n'est rien, parce que c'est de ses anciennes  
connaissances... mais il a manqué faire un faux pas au  
moment où il a sauté sur le rempart.

MAD. DE ST.-LÉON.

Comment ! est-il possible !

LATULIPE.

Vous ne savez pas ça... c'est notre conversation de-  
puis hier soir... je vas vous le conter... faut que les  
belles actions soient connues ; ça donne envie d'en faire  
d'autres.

Air : *Vive la Lithographie.* ( ou Air nouveau de Blanchard )

D'attaquer la citadelle  
 Nous devons avoir l'honneur ;  
 Une faveur aussi belle  
 Fesait battre notre cœur.  
 D'un plaisir si grand pour nous  
 Tout le monde était jaloux ;  
 Chacun de nos grenadiers  
 Vou'ait être des premiers.  
 Bientôt tambours et trompette  
 Ont fait retentir les airs ,  
 Le canon gronde et complète  
 Des braves les doux concerts ;  
 Mais le signal est donné ,  
 Le régiment entraîné ,  
 Vole aussi prompt que le vent ,  
 La bayonnette en avant.  
 Des murs de la citadelle  
 On fait feu de toutes parts ,  
 Et notre étendard fidèle  
 Est déjà sous les remparts.  
 Les boulets qu'ils font pleuvoir  
 Ne peuvent nous émouvoir.  
 Dès qu'un brave est renversé ,  
 Un autre l'a remplacé.  
 La plus vive cannonade  
 Ne saurait nous arrêter ,  
 Et soudain à l'escalade  
 Nous sommes prêts à monter.  
 Notre colonel paraît ,  
 Et s'élançe comme un trait !  
 Nous lui crions . Halte-là !  
 Votre place n'est pas là .  
 « Amis , un jour de bataille ,  
 » Point de distance entre nous ;  
 » Je ne suis sous la mitraille  
 » Qu'un grenadier comme vous ! »  
 Il dit : puis il a sauté ,  
 Et le fort est emporté .  
 Etonnés , tous nos soldats  
 Entre eux se disaient tout bas :  
 « Ici , grâce à son audace ,  
 » L'usage vient de changer ;  
 » Peu de gens cherchent la place  
 » Où se trouve le danger . »  
 Quel dommage  
 Que son courage  
 En ait fait notre officier  
 Un brave comm' lui je gage  
 F'rait un fameux grenadier .

MAD. DE ST-LÉON.

( *Haut* ) Je reconnais là son imprudence et son courage. ( *A part.* ) Il me semble que lorsque l'on aime sa femme , on devrait ne pas être aussi brave.

JOLI-COEUR.

Il nous a pris notre place , mais nous lui revaudrons ça.

MAD. DE ST-LÉON, *avec empressement.*

Et vous ne l'avez pas reçu depuis ce moment ?

LATULIPE.

Oh ! soyez tranquille , nous le reverrons bientôt , nous avons ordre de faire halte dans le village et d'y faire préparer des logemens... Madame, vous paraissez fatiguée... entrez dans ce pavillon , vous vous reposerez , et Joli-Cœur fera sentinelle à votre porte. Reste-là, Joli-Cœur.

MAD. DE ST-LÉON.

Merci , mon brave... Suivez moi , mes amis , j'ai quelques ordres à vous donner. ( *A part.* ) Il faut que je sorte de mon incertitude.

REPRISE DU CHŒUR.

Marche en avant , marche en avant ,  
En guerre  
Jamais en arrière ;  
Marche en avant , marche en avant ,  
C'est le refrain du régiment.

( *Elle passe dans le cabinet à gauche ; les soldats la suivent à l'exception du sapeur.* )

## SCENE IX.

LE SAPEUR, *se promenant de long en large ;* DON GOBEZ, *il entre sans voir le sapeur.*

D. GOBEZ.

Voyons , il s'agit d'avoir du courage , argent comptant ; je vais parler à ces farouches guerriers , je veux faire une action d'éclat. ( *Il aperçoit le sapeur ; tremblant.* ) Ah ! ah ! mon dieu ! mon dieu ! quelle tête ,

quelle barbe ! et quelle scie ; mais ce sont donc des sauvages. (*Le sapeur passe tranquillement à côté de lui sans y faire attention ; Don Gobez recule à mesure.*) Seigneur... je suis... je suis bien votre serviteur.

(*Il va pour sortir , Latulipe et les autres rentrent en scène.*)

## SCÈNE X.

LES MÊMES , LATULIPE , ET LES AUTRES.

LATULIPE , apercevant Don Gobez.

Ah ! voilà enfin une figure humaine. (*A deux grenadiers.*) Mes enfans , exécutez l'ordre de madame Saint-Léon , puisqu'elle veut savoir des nouvelles de notre colonel.

D. GOBEZ , tremblant.

Aye ! aye ! aye ! les jambes me manquent ; il est pourtant bien dur de n'avoir ni courage ni jambes.

LATULIPE , à Don Gobez , poliment.

Seigneur castillan , pourriez-vous nous rendre le service de nous faire donner quelques rafraîchissemens ?

D. GOBEZ , à part.

Voilà le pillage qui va commencer. (*Il fait des signes de tête.*)

LE SAPEUR.

Seigneur... je ne sais pas votre nom...

D. GOBEZ , tremblant.

Je me nomme... Don Gobez , Gil-de-Zapata de Mé-lendez de Pacheco...

LE SAPEUR.

Eh bien , seigneur de Pacheco... Nous désirons nous reposer quelques instans.

D. GOBEZ , à part.

Allons , ils vont faire une caserne de la maison. (*Nouveaux signes.*)

LATULIPE.

Ayez donc la bonté de nous faire donner...

D. GOBEZ, *à part.*

Ils me donnent eux mêmes les moyens de sortir.

( *Il multiplie les signes de tête pour dire oui et se sauve ensuite en courant.* )

SCENE XI.

LES MÊMES, *excepté DON GOBEZ*, ensuite LES JEUNES FILLES.

LATULIPE.

Ah! ça mais, Dieu me pardonne, je crois qu'il a eu peur... j'ai dans l'idée qu'il ne reviendra pas, voyons donc un peu, si nous ne pourrions pas nous adresser à quelqu'autre bourgeois de la maison.

( *Il ouvre la porte du pavillon et en sort en tenant la première des petites filles qui se tienent toutes par la main et portent des guirlandes.* )

LATULIPE, *appelant ses camarades.*

Camarades! camarades!

Air : *Hermitel bon hermite!*

L'heureuse découverte,  
Amis, dans c'te maison,  
Vous ne comptiez pas, certe  
Sur cette garnison.

SPINETTA.

Il faut être dociles.

SÉRAPHINE, *à Latulipe.*

Epargnez-nous, hélas!

FRANCISCA, *riant.*

Mais soyez donc tranquilles;  
Ils ne nous tuent pas.

ENSEMBLE.

LES JEUNES FILLES.

Voyez notre innocence,  
Ah! nous vous implorons;  
Nous sommes sans défense,  
De la clémence,  
Nous capitulerons.

LES SOLDATS.

Soyez sans défiance ,  
Nous sommes bons garçons ;  
Nous avons tous en France  
De la clémence  
Pour les jolis tendrons.

SPINETTA.

Mesdemoiselles, n'avez donc pas l'air d'avoir peur...

SÉRAPHINE.

Ils n'ont pas l'air méchant.

LE SAPEUR.

Morbleu ! elles sont charmantes.

LATULIPE , *relevant ses moustaches.*

Adorables !.. corbleu ! mille escadrons.

INÈS.

Ils sont fort honnêtes!..

FRANCISCA.

Ce n'est pas ce que Don Gobeze nous avait dit.

( *Les quatre soldats se placent chacun auprès d'une jeune fille.* )

LATULIPE.

Ah ! camarades que ne sommes-nous en pays ennemis.

*Air de Prévillè et Tacquet.*

Quand ils ont fait d'héroïques prouesses ,  
Et qu'un vi l' cède aux efforts de leurs bras ,  
Si dans la place , ils trouvent des richesses ,  
On en permet le partage aux soldats. (*bis.*)  
Quand la beauté par la gloire est soumise ,  
Soldats français , ah ! quel heureux destin ,  
Si nous pouvions , puisque la place est prise ,  
Nous partager aujourd'hui le butin.

SÉRAPHINE.

Ah ! Messieurs , songez que nous avons capitulé.

INÈS.

Et que nous voulons sortir avec les honneurs de la guerre.



LATULIPE.

Il faut payer votre liberté, qu'un baiser soit votre rançon.

TOUS LES SOLDATS.

Oui, oui, oui.

LES JEUNES FILLES.

Non, non, non. (*Elles s'éloignent de l'autre côté.*)

FRANCISCA, *aux jeunes filles.*

Si vous voulez je vais arranger cela, voulez-vous que j'aille en parlementaire.

Air : *A l'âge heureux d: quatorze ans.*

De ces Messieurs; je n'ai pas peur,  
Eh! mon dieu! laissez-moi donc faire,  
Je serai votre ambassadeur,  
Vous n'entendez rien à la guerre.

INÈS.

Non, restez, je vous le défends,  
Vous avez par trop d'imprudence.

FRANCISCA.

Comme je n'ai que quatorze ans,  
Cela sera sans conséquence.

(*Les soldats s'approchent de nouveau.*)

TOUTES.

Sauvons-nous! sauvons-nous!

(*Elles sortent.*)

## SCENE XII.

LATULIPE, GRENADIERS, MAD. DE ST.-LÉON;  
*sortant de pavillon.*

MAD. DE ST.-LÉON.

Eh! bien, Messieurs, qu'y a-t-il donc? des jeunes filles qui se sauvent!.. n'est-ce pas assez d'avoir fait fuir l'ennemi?..

LA SAPEUR.

Nous ne voulions qu'un baiser.

MAD. DE ST.-LÉON.

Comptez-vous ça pour rien, avez-vous oublié la discipline que vous devez observer ici ?

*Air de Julie.*

Un descendant de Henri vous commande,  
Sachant que l'on peut succomber,  
Français galant, il permet qu'on demande,  
Mais il défend de dérober.  
Sur son honneur il répond aux familles  
Du bien de tous les habitans,  
De la moisson des pauvres paysans,  
De la vertu des jeunes filles.

### SCENE XIII.

LES MÊMES, INÈS, *accourant très-inquiète.*

INÈS.

Ah ! mon dieu, Messieurs, les avez-vous vus ?

MAD. DE ST. LÉON.

Qui donc, ma belle enfant ?

INÈS.

Mes deux cousins.

MAD. DE ST -LÉON.

Je n'ai pas l'honneur de les connaître.

INÈS.

C'est que Don Alvar m'aimait avant de partir pour l'armée ; je l'aimais aussi... mais ma mère veut que j'épouse le seigneur Don Pèdre mon cousin... Don Alvar est revenu... il a appris cela, et comme ils sont très-braves tous les deux, j'ai bien peur qu'il n'arrive quelque malheur, car Torribio notre jardinier, vient de les rencontrer qui se dirigeaient de ce côté, ils étaient très en colère, et ils portaient leurs épées.

LATOLPE, *brusquement.*

Je serai le témoin de votre futur, si ça peut vous être agréable, et je vous réponds que l'autre ne le tuera pas.

INÈS.

Ah ! mon Dieu ! .. vous me faites trembler.

MAD. DE ST.-LÉON.

Rassurez-vous, mon enfant.

INÈS.

Madame, je vous en prie, venez avec moi.

Air : *Si vous m'aimez.* (du Fabricant.)

Venez de suite,  
Venez bien vite,  
Pour les calmer,  
Les désarmer  
Vous êtes femme,  
Et je réclame  
Ici, de vous  
Des soins si doux !

Ce n'est pas pour rien aujourd'hui,  
Madame, que je vous supplie ;  
Il s'agit pour eux de la vie,  
Il s'agit pour moi d'un mari.

INÈS.

Venez, de suite, etc.

MAD. DE ST.-LÉON.

Mon cœur m'invite,  
J'y vais bien vite,  
Pour les calmer,  
Les désarmer.  
Oui, je suis femme,  
Je sens dans l'ame,  
Qu'un soin si doux  
Est fait pour nous.

ENSEMB.

(Elles sortent.)

## SCENE XIV.

LES MÊMES, *excepté* INÈS, ET MAD. DE ST.-LÉON.

LATULIPE.

Soyez donc tranquille... dites-lui qu'il l'attaque en  
quarte, qu'il prenne le croisé et le coup de seconde...  
ça ne manque jamais, ce coup là m'a réussi onze fois.  
( *On entend parler dans la coulisse.* ) Mais ventrebleu ;

je les entends je crois, ils viennent de ce côté. ( *Il montre la droite du spectateur.* ) Nous allons voir ça.

( *Ils s'éloignent.* )

SCENE XV.

DON ALVAR, DON PÈRE, *l'épée à la main.*

D. ALVAR, *très animé.*

Oui, je vous le répète, c'est une perfidie vous sachiez que j'aimais Inès.

D. PÈRE.

Ne pouvait-on l'aimer comme vous ?

D. ALVAR.

Vous avez profité de mon absence pour me ravir sa main.

D. PÈRE.

Que ne restiez vous auprès d'elle au lieu d'aller courir les hazards de la guerre ?

D. ALVAR.

J'ai combattu pour mon pays ; prétendriez-vous me faire un reproche de ma conduite, vous m'en rendrez raison.

D. PÈRE.

Quand vous voudrez...

D. ALVAR.

*Air : Corneille nous fait ses adieux.*

Craignez d'exciter mon courroux,  
Ce n'est pas en vain qu'on me brave ;  
J'aime autant mon pays que vous,  
Et de l'honneur je suis esclave :

D. PÈRE.

Nés tous deux sur le même sol,  
Si de tous deux l'honneur est l'héritage,  
Vous devriez savoir qu'un Espagnol  
Ne supporta jamais l'outrage.

D. ALVAR.

Aussi n'en ai-je jamais supporté...

D. PÈDRE.

Eh ! bien , Monsieur , terminons cette querelle , en garde.

D. ALVAR.

Je suis prêt , Monsieur , je vous attends.

( *Ils portent la main à leurs épées. Latulipe paraît et se jette entr'eux.* )

## SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LATULIPE.

LATULIPE.

Halte-là , Messieurs , nous sommes vos témoins et nous arrangeons l'affaire.

D. PÈDRE.

Laissez-nous.

D. ALVAR.

C'est impossible.

LATULIPE.

Par la corbleu , faut-il vous tuer pour vous empêcher de vous battre ?

D. ALVAR.

Vous voulez nous en empêcher !..

LATULIPE.

Nous ne sommes ici que pour ça.

D. PÈDRE.

Mais vous ignorez...

LATULIPE.

Nous ayons tout entendu , au bout du compte de quoi s'agit-il entre vous ?

D. ALVAR.

Je suis offensé , je ne reculerai jamais.

D. PÈDRE.

Notre offense est égale.

LATULIPE.

Eh ! morbleu ! votre honneur est-il compromis ! non... vous vous êtes disputés sur des mots... mais ce n'est pas une raison pour vous traiter comme des ennemis , quand l'un de vous aura fait couler le sang de l'autre , en serez-vous plus avancés ? songez à votre pays , à votre mère , il y a déjà eu bien assez de querelles dans votre pays , allons , allons , oublions le passé , il est temps que tout ça finisse.

*Air : Vaudeville de la Bouquetière.*

Il faut enfin qu'on se réconcilie ,  
Oubliez un instant d'erreur ,  
Tous les deux , de votre patrie ,  
Vous voulez , je crois , le bonheur.  
Qu'chacun de vous , pour l'autre soit un frère ,  
Et songez bien , dans de pareils momens ,  
Que les haines de ses enfans ,  
Déchirent le cœur d'une mère.

D. ALVAR.

Quel langage !

D. PÈDRE.

Malgré moi , je me sens ému !

*Air*

Je cède au besoin de mon ame ,  
Oublious tout ressentiment.  
Je te rends l'objet de ta flamme.

D. ALVAR.

Pour mon cœur , ah ! quel doux moment !

D. PÈDRE.

Ce rapprochement est sincère ,  
Et puissions-nous un jour enfin ,  
Voir tous les peuples de la terre ,  
Comme nous se donner la main.

LATULIPE.

Allons , voilà ce que je voulais.

( 31 )

Air : *Mon Galoubet.*

Embrassez-vous (*bis.*)  
Entre vous deux plus de colère ,  
Ayez des sentimens plus doux ;  
Vous êtes bons amis , j'espère ,  
Vous n'avez plus qu'un pas à faire.  
Embrassez-vous (*bis.*)

(*Don Alvar et Don Pèdre , se jettent dans les bras l'un de l'autre , leurs épées tombent.*)

### SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, MAD. DE ST.-LÉON, BARBINA,  
INÈS, LES JEUNES FILLES, DOMESTIQUES.

TOUS.

Que vois-je ?

CHŒUR.

Air : *Ah ! quel bonheur.*

Plus de chagrins ,  
Ah ! pour nous , quelle surprise.  
Les deux cousins  
Enfin  
Se donnent la main.

D. ALVAR.

Nous sommes unis pour jamais ;  
Plus de querelles désormais.

D. PÈDRE.

Et ce sont ces braves Français  
Qui , chez nous , ramènent la paix.

TOUS.

Plus de chagrins , etc.

LATULIPE.

Mon Dieu oui , les deux cousins allaient s'aligner

comme une paire d'amis , mais nous y 'avons mis bon ordre.

MAD. DE ST.-LÉON , à *Inès*.

Eh! bien , mon enfant vous n'avez plus peur?

( *On entend un roulement de tambour.* )

BARBINA.

Qu'est-ce qui nous arrive.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, DON GOBEZ.

LES JEUNES FILLES.

Eh! bien , seigneur Don Gobez?

D. GOBEZ , *répétant.*

Seigneur Don Gobez , seigneur Don Gobez , une minute , que je respire , vous êtes là toutes bien tranquilles ! je vous demande un peu comment vous feriez si je ne courais pas après les nouvelles , mais aussi à force de courir j'en attrappe.

BARBINA.

Enfin ce bruit de tambour?..

D. GOBEZ.

Ce tambour vous annonce des militaires , vous sentez bien que ce n'est pas en restant dans votre chambre , que vous saurez ce qui se passe.

MAD. DE ST.-LÉON.

Expliquez-vous , Monsieur , je vous en supplie , si vous saviez quel intérêt.

D. GOBEZ.

Eh! bien , figurez-vous que je venais pour vous annoncer un grand événement.

TOUTES.

Un grand événement.

D. GOBEZ.

Oui , je venais vous dire que le colonel français St.-Léon , avait été tué.



MAD. DE ST.-LÉON.

Tué!

LATULIPE ET LES GRENADIERS.

Notre colonel!

D. GOBEZ.

Mais ça ne s'est pas confirmé... attendu que je viens de le voir et qu'il va venir ici!..

MAD. DE ST.-LÉON, *avec élan.*

Il va venir, mon mari! quel bonheur!

TOUS.

Son mari!

( *Mad. de St.-Léon va au devant du Colonel.* )

## SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, LE COLONEL, *donnant la main à Mad. de St.-Léon.* SOLDATS FRANÇAIS, LES TAMBOURS ET LES SAPEURS A LA TÊTE. — *Marche.*

( *Les soldats présentent les armes et les villageois des bouquets.* )

LES SOLDATS

*Air : vaudeville de Stanislas.*

Marche en avant (*bis.*)

En guerre

Jamais en arrière;

Marche en avant (*bis.*)

C'est le refrain du régiment.

( *Les soldats présentent les armes, et les villageois des bouquets.* )

LE COLONEL.

Mes amis, grand merci de vos hommages.

*LATULIÈRE, s'avançant.*

Mon Colonel, nous avons à compter ensemble... hier à l'assaut ; vous nous avez pris notre place, en disant que vous n'étiez qu'un grenadier comme nous, et aujourd'hui, au nom de tout le régiment, je viens vous offrir les épaulettes d'uniforme.

*Air : Ah ! conservez avec un saint respect.*

Hier, à la fin du combat,  
On les trouva sous la mitraille,  
Eil's n'sont pas neuv's, ell's vienn't d'un vieux soldat,  
Qui les laissa sur le champ de bataille.  
Témoin des plus brillans exploits,  
Elles ont vu plus d'un' victoire ;  
Au cœur d'un brav' ell's ont des droits,  
Mon colonel portez les quelquefois,  
Pour qui n'manque rien à leur gloire.

*LE COLONEL, serrant la main du grenadier.*

Je les porterai.

*LES SOLDATS.*

Vive notre Colonel !

*TOUS LES AUTRES.*

Vivent les Français !

*LE COLONEL.*

Amis, rendons plutôt hommage au noble Prince qui nous commande, grâce à son auguste médiation la paix vient d'être conclue.

*TOUS.*

La paix !

*LE COLONEL.*

Oui, mes amis et c'est à lui que nous la devons.

*Air : Il me faudra quitter l'empire.*

Chantons le prince magnanime  
Dont la France fête le retour,  
Et dont le courage sublime

Sait commander le respect et l'amour.  
La renommée instruit la terre  
De ses exploits, de ses bienfaits ;  
Honneur, honneur à ceux qui font la guerre,  
Pour aller conquérir la paix.

D. PÈDRE.

Aux Espagnols il montra la victoire,  
En guerrier pacificateur,  
Et combattit moins pour sa gloire,  
Que pour assurer leur bonheur.  
En bénissant ce héros tutélaire,  
Les Espagnols rediront à jamais :  
Honneur, honneur à ceux qui font la guerre,  
Pour aller conquérir la paix !

Pour compléter le bonheur de cette journée, je cède  
la main de ma jolie cousine à Don Alvar...

FRANCISCA, *à part.*

Il fait peut-être bien.

LE COLONEL.

Mes amis, nous allons retourner en France.

LA TULIPE.

Ma foi, mon colonel, en regardant tous ces jolis mi-  
nois, on serait tenté d'établir ici ses quartiers d'hiver.

FRANCISCA.

Eh ! bien, seigneur Don Gobez, qu'est-ce que vous  
nous disiez donc des français.

D. GOBEZ.

Eh ! bien, je disais que les français sont aimables,  
spirituels, galans.

SÉRAPHINE.

Non, non, non, vous nous disiez qu'ils avaient des  
manières... des figures...

D. GOBEZ.

Des manières charmantes. (*Il retourne à sa place et  
se trouve face à face avec le sapeur.*) charmantes ! char-  
mantes, des figures fort agréables.

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, ESPAGNOLS,  
*apportant des bouquets et des branches d'olivier et de  
laurier, les soldats français se rangent d'un côté les  
vaysans de l'autre.)*

CHŒUR.

Air

Nous venons faire nos adieux  
Aux enfans de la France,  
Qu'ils emportent avec nos vœux  
Notre reconnaissance.  
Chantons, fêtons, amis, célérons les enfans de la France,  
Nous leur devons ici not' délivrance.  
Chantons la paix  
Et les Français;  
Vive la paix !

LATULIPE.

Allons mes amis, vive la joie ! chantons la paix, notre  
Colonel, notre Prince général, et en avant marche  
pour la France, au pas accéléré !..

VAUDEVILLE.

Air : *As-tu vu la lune, Jean ?*

Amis, au son du tambour,  
De la castagnette,  
Cé ébrons un si beau jour ;  
Voilà la paix faite.

JOLI-CŒUR.

Quand chez nous je fais du train,  
Ma femme Pierrette  
Me verse un p'tit coup de vin,  
Voilà la paix faite.

D. PÈDRE.

Je serai bien surpris quand  
Par faveur secrète,  
Entre l'honneur et l'argent  
La paix sera faite.

BARBINA.

Les amours , dans mon printemps,  
Cherchaient ma conquête ;  
Mais voilà plus de vingt ans  
Que la paix est faite.

LE COLONEL.

Montrons chez nous désormais  
Union complète ;  
Il est temps , entre Français ,  
Que la paix soit faite.

FRANCISCA.

Les Français , galans et doux ,  
Nous contaient fleurette ;  
C'est un grand malheur pour nous  
Que la paix soit faite.

D. ALVAR.

La discorde tourmentait  
L'Espagne inquiète ,  
Un fils de Henri paraît ,  
Voilà la paix faite.

D. GOBEZ.

J'ai mis ma femme en tremblant ,  
Dans une cachette ,  
Je cours lui dire à l'instant  
Que la paix est faite.

*(Le sapeur le regarde ; il se sauve.)*

INÉS , au public.

D'effroi , notre auteur saisi ,  
Craint pour saquette ;  
Mais comme en Espagne , ici ,  
Que la paix soit faite.

*( On reprend le chœur qui précède le vaudeville ; les soldats se mettent en marche , le Colonel à leur tête ; les paysans les suivent en agitant des branches de laurier et d'olivier ; les soldats sautent en l'air , on crie Vive les Français ; le détachement gagne le petit côté du fond , le tambour bat ; tous les personnages se groupent , et le rideau tombe. )*

FIN.